

d’urbanisation à outrance dans lequel la Tunisie s’est embarquée ces dernières décennies. L’autre exode, plus grave celui-là en termes humains, est celui des Tunisiens qui quittent le pays à la recherche d’un éden rêvé, phénomène appelé communément « harga » (acte consistant à « brûler » les frontières). Ce rêve, dira l’auteur, ne se réalise malheureusement pas pour tous les « haragas » (ces migrants illégaux). En effet, selon lui, « c’est une traversée internele qui se termine, pour certains des voyageurs, par une descente aux enfers dans les profondeurs de la mer, ou pour d’autres, par une série de rejets, d’humiliations, de maltraitance et d’expulsion » (p.76). L’auteur explique cette mésaventure en disant « C’est bien le reflet de l’absence de perspectives au sein d’une Tunisie en mal de politiques éclairées » (p.76).

BOURGUIBA, LE BATISSEUR QUI A MISE SUR UN SEUL « D » : DEVELOPPEMENT, ET OUBLIE LE SECOND « D », ESSENTIEL : DEMOCRATIE

Le quatrième et dernier chapitre, « Le refuge du passé lénifiant » est celui où Abdelaziz Ben Jebria rend hommage à Habib Bourguiba, celui qu’il considère comme le président le plus « éclairé » de tous ceux que la Tunisie a eus jusqu’à présent. Il parle de ses réalisations grandioses dans tous les secteurs de la vie sociale, notamment : le planning familial, l’éducation nationale, l’émancipation de la femme, en particulier l’adoption du Code du Statut Personnel, qui reconnaît à la femme des droits jusque-là refusés, le rôle qu’il (Bourguiba) a joué sur la scène internationale, notamment concernant la question Palestinienne, et tant d’autres accomplissements. Il considère que Bourguiba est le président qui a posé les bases matérielles et institutionnelles et les principes moraux devant conduire la Tunisie vers un développement durable et vers la stabilité. Il va même jusqu’à dire que s’il avait pu continuer son travail de direction du développement du pays, la Tunisie ne serait pas arrivée au niveau de détérioration qu’elle a atteint. Cependant, en dépit de toutes ces réalisations positives, l’auteur reprochera une chose—une seule, dit-il—Bourguiba a raté le train de la démocratisation de la vie politique et sociale du pays. S’adressant à lui, il dira : « Pourtant, toi le pédagogue, le pragmatique, et le convainquant, tu aurais pu instiller progressivement, chaque année, rien que cinq pour cent de cette DEMOCRATIE pour atteindre, au bout de vingt ans, la pleine croisière de cent pour cent » (p.93). L’auteur considère, en effet, que les deux « D »—Développement et Démocratie—sont les conditions indispensables pour que la Tunisie—mais pas seulement—atteigne un niveau de croissance économique durable et un bien-être social satisfaisant. En d’autres termes, il reproche au Président Bourguiba d’avoir marché sur un seul pied—le développement—et de n’avoir pas utilisé le deuxième pied : la démocratisation du pays. Dans le même chapitre, l’auteur raconte aussi ses souvenirs du temps où il était dans son école de Ksibet-Sousse, l’admiration qu’il portait à ses instituteurs, notamment son enseignant de littérature et de poésie, qui a semé en lui cet amour pour la lecture et l’écriture dans les deux langues, française et arabe. Il considère que la connaissance de ces deux langues est un bon moyen pour une bonne formation intellectuelle, et c’est ainsi qu’il a introduit dans son livre—qui est primordiallement écrit en langue française—des phrases et des poèmes en arabe. Il termine son roman autobiographico-historique par la visite de son village de Ksibet-Sousse qu’il nous décrit quartier après quartier, un village qu’il qualifie de « paisible » et de « communautaire ».

CONCLUSION

Si Abdelaziz Ben Jebria est aussi « critique » de la situation où son pays natal est arrivé et aussi « dur » avec ceux qu’il accuse d’en être responsables, il ne reste pas moins qu’il garde l’espoir qu’à un moment donné dans le futur—qu’il espère proche—un sursaut miraculeux se produira qui remettra le pays sur les rails d’un vrai développement et de la démocratisation qu’il envisage non pas comme un point à atteindre mais plutôt comme un processus graduel. Ce sursaut, selon lui, ne pourrait venir que de la jeunesse Tunisienne qu’il considère comme la seule force à même de faire changer les choses dans la bonne direction. Il dira, en parlant de ce changement et du rôle de la jeunesse, que la Tunisie « ne sera épargnée, ménagée et sauvée que par sa jeunesse qui s’éveillera et résistera à cette époque calamiteuse et la protégera contre les radicalisés du présent qui désirent sa déchéance, son déclin, et son retour au Moyen-Age » (pp.86-87). Il posera cependant une condition sine qua non pour que ce changement puisse avoir lieu : « La jeunesse, oui, mais une jeunesse éduquée, assoiffée de savoir, et tournée ambitieusement vers l’avenir » (p.90), un peu à l’instar de la jeunesse Sud-Coréenne./



Commentaire :

Le critique Arezki Ighemat offre une analyse approfondie et élogieuse de l’ouvrage « Tunisie d’amour, que reste-t-il de tes beaux jours ? » de Abdelaziz Ben Jebria. Il souligne la manière dont l’auteur mélange habilement fiction, autobiographie et histoire pour dépeindre la réalité socio-économico-politico-culturelle de la Tunisie post-révolution. L’utilisation de ces différents genres permet à Ben Jebria de présenter une analyse complète et nuancée de la situation actuelle de son pays natal, malgré le fait qu’il ne soit pas spécialiste en sciences sociales.

Ighemat met en lumière la capacité de Ben Jebria à décrire les effets négatifs de la révolution de 2010/2011, tels que l’émergence de l’obscurantisme politico-religieux, la vague de répression et la violence qui ont secoué le pays. L’auteur n’hésite pas à critiquer les dirigeants politiques et les décisions prises depuis la révolution, tout en exprimant son optimisme quant à un éventuel retour de la Tunisie à l’ère euphorique du président Habib Bourguiba.

L’analyse d’Ighemat révèle également la nostalgie de Ben Jebria pour le passé, en particulier pour l’époque de Bourguiba, qu’il considère comme le président le plus éclairé de tous ceux que la Tunisie a eus jusqu’à présent. Cependant, Ben Jebria reproche à Bourguiba de ne pas avoir mis en place un processus graduel de démocratisation, ce qui aurait pu éviter certains des problèmes actuels du pays.

En conclusion, Arezki Ighemat loue le travail de Abdelaziz Ben Jebria pour son approche unique et son analyse perspicace de la situation en Tunisie. Il souligne également l’importance de l’éducation et de la jeunesse pour surmonter les défis auxquels le pays est confronté. Cette critique met en évidence la valeur de l’ouvrage de Ben Jebria en tant qu’outil pour comprendre les enjeux complexes auxquels la Tunisie est confrontée aujourd’hui.

Farid DAOUDI



Posted in 1. Auteurs, 1. Politique, 10. Arts - Lettres - Culture, 12. Débats & Interviews, 3. Echos de Publications, 9. Histoire, Afrique, Algérie, Critiques d’Ouvrages, CULTURE, Droits & Libertés, LE BIBLIOPHILE, Maghreb, Médias, MEDIATISATION, Rencontres / Séminaires, Salons, Marché de l’Edition, TunisieTagged Abdelaziz Ben Jebria, Tunisie d’amour

Laisser un commentaire

Votre adresse e-mail ne sera pas publiée. Les champs obligatoires sont indiqués avec *

Commentaire *

Nom *

E-mail *

Site web

Laisser un commentaire

DATES

juin 2024

D	L	M	M	J	V	S
						1
2	3	4	5	6	7	8
9	10	11	12	13	14	15
16	17	18	19	20	21	22
23	24	25	26	27	28	29
30						

SUIVEZ-NOUS

• f

• t

ARTICLES RÉCENTS

- Considérations sur Yasmina Khadra
- La diplomatie algérienne face aux nouvelles configurations géopolitiques mondiales
- Algérie / ELECTIONS/ COMMUNICATION : ENTRETIEN B. A-DJABALLAH/HORIZONS (QUOTIDIEN)
- LIVRES / Exils amers
- « The Rebel's Clinic, The Revolutionary Lives of Frantz Fanon », de Adam Shatz : La psychiatrie, l’écriture et la Révolution